

## Le Théâtre.

### Au Théâtre de l'Avenue : « Œdipe », par André Gide.

Curieuses perspectives que celles des pièces qu'on a lues avant de les voir. Le public comprend mieux ce qu'il voit ; presque toujours les lettrés sont déçus par l'interprétation d'une œuvre dont ils croyaient goûter mieux le style, mieux sentir le rythme et les intentions. Sans qu'ils s'en doutent, ils regrettent, dans une pièce jouée, le droit de s'arrêter pour mieux savourer ; ils sont gênés, comme les gênent les livres illustrés, par une réalisation des images qui n'est pas la leur.

Pourtant *Œdipe* m'a plu davantage à la représentation. Gide est le premier des prosateurs français vivants ; on lui pardonne donc difficilement les plaisanteries faciles : ce Créon qui ne peut pas souffrir l'inceste, des anachronismes voulus, qui sentent l'opérette. *Œdipe* pouvait paraître plus réussi comme commentaire que comme parodie. Beau commentaire humain de la fable : le sphinx ne pouvait poser qu'une seule énigme qui est l'homme — et bien d'autres trouvailles. Parodie à qui l'on accordait bien volontiers le droit de ridiculiser un chef-d'œuvre, à condition de l'avoir tout à fait compris.

Les attaques contre la religion à propos d'*Œdipe* semblent moins justifiées qu'elles ne le seraient à propos d'*Athalie* ou de la fille de Jephté, ou du sacrifice d'Abraham. Si les dieux, leurs exigences et leurs prophéties gouvernent, selon Sophocle, la destinée des hommes, ils ne gouvernent pas leur conscience. Nul n'a à prendre ce que font les dieux comme norme du bien et du mal : c'est inévitable, c'est mystérieux et sacré, mais il n'y a pas à croire que c'est juste. *Œdipe* doit conformer ses actes à certains rites, mais il n'a pas à changer, à propos de ce qui lui arrive, sa notion du bon et du mauvais. C'est une inquiétude grave que celle du pro-

blème du mal dans la Création, mais pas une inquiétude hellénique. Nous parlons beaucoup de l'anthropomorphisme des anciens ; nous avons raison sur les formes extérieures, mais ils subissaient moins l'anthropomorphisme moral, le mythe inhumain laissait leur conscience plus à l'aise que la nôtre, mieux proportionnée à leur destinée, quels que fussent les chocs du destin et les décisions des dieux. Un *Œdipe* qui défend la morale profane contre la morale sacrée, c'est sa part d'invention protestante, de parodie chrétienne ; c'est sa propre inquiétude que Gide plaisante. Le chrétien y apparaît mieux même que dans *Numquid et Tu ?* parce qu'il y apparaît presque malgré lui, en supposant d'abord ce qu'il va nier.

Ainsi, le personnage de Tirésias est une apparition du protestantisme dans un thème antique ; et du protestantisme bafoué. La charge un peu lourde qu'en donne le Théâtre de l'Avenue correspond bien à l'intention de l'auteur, et a, en même temps, le curieux mérite d'isoler le personnage.

On aurait pu, je crois, jouer cet *Œdipe* en veston ou en habit noir : les souvenirs du drame antique eussent moins gêné. Mais on y eût perdu tout ce que l'intelligente, parfois brusque, parfois trop subtile interprétation de Pitoëff nous donne. A travers cet *Œdipe* familier, Pitoëff retrouve les grands thèmes de la pièce antique. Dégagé de toute la solennité historique des traductions, apparaît ici à plein ce qui fait d'*Œdipe* un drame humain, et me touche bien plus que la singularité de ces crimes involontaires : drame de l'homme qui se sent fort, se croit libre, et que tout d'un coup saisit le destin avec une force irrémédiable, comme jalouse. « Il avait lancé sa flèche plus loin qu'un autre, il avait conquis la félicité la plus fortunée... il s'était dressé en notre pays comme une tour contre la mort... » dit Sophocle. Le curieux, c'est que Gide ait négligé l'autre aspect humain du drame, qui pourtant eût dû le tenter : cette forte volonté d'*Œdipe*, dès qu'elle désespère de son bonheur, se jette vers le malheur avec la même âpreté, veut encore là exercer sa puissance : il exige son bannissement, presque sa mort. Il ne reste de cela, dans la pièce de Gide, qu'un mot de Tirésias contre l'orgueil : Gide a voulu amener Antigone plus tôt, et le malheur d'*Œdipe* apparaît purifié et apaisé dès la fin de la pièce.

Les personnages des deux garçons et de la jeune Ismène servent de prétexte à des taquineries d'anachronisme ; tout ce qui se dit là, nous l'avions déjà lu dans les *Nourritures* ou les *Faux-Monnayeurs* : et cela ne se rajeunit que par contraste ; quant au personnage d'Antigone, il est plus protestant encore que celui de Tirésias, mais sans intention de parodie. C'est comme un rappel de la *Porte Étroite*. Ludmilla Pitoëff en a fait une vierge plus pensive et plus sombre que sa Jeanne d'Arc, plus voilée ; il faut dire que certains passages du texte, comme les reproches d'Ismène à sa sœur, autorisaient cette interprétation ; mais ainsi Antigone ressemble trop à Tirésias, et leur opposition finale, conflit entre la foi des rites et la foi du cœur, en est moins bien comprise.

Heureux celui qui peut sortir de cette représentation avec un jugement précis, définitif : si je m'y suis attaché, plus même que je n'y comptais d'après la lecture, c'est à cause de sa richesse trouble, de ses erreurs ou de ses imprécisions : nièce discutable, pleine de problèmes ; c'est naturellement ce que souhaitait l'auteur. — J. P.

22 Feb 1934 49